Salon-de-Provence, Bouches-du-Rhône

Jazz à Salon, 24 juillet 2015

Jazz à Salon a timidement repris vie cet été. Incité par la nouvelle direction artistique du danseur Denis Fabre installé à la suite du changement de majorité municipale, Gilles Labourey lui a enfin consacré une soirée, dans la cour renaissance, après de trop longues années de vaches maigres. Jazz à Salon a timidement repris vie cet été. Incité par la nouvelle direction artistique du danseur Denis Fabre installé à la suite du changement de majorité municipale, Gilles Labourey lui a enfin consacré une soirée après de trop longues années de vaches maigres.

Les festivités avaient commencé le 24 juillet en fin d'après-midi sur le Parvis de l'Eglise St-Michel, avec Louise & The P'Boys, une formation Nouvelle-Orléans composée d'Alexandra Satger (voc), Matthieu Maigre (tb), Seb Ruiz-Levy (cnt), Renaud Matchoulian (bj), Djamel Taouacht (whb) et Julien Baudry (tu).

La première partie de la soirée dans la cour Renaissance du Château de l'Emperi, fut assurée par des musiciens ayant plusieurs années fréquenté l'Institut de Formation Musicale Professionnelle. Le saxophoniste ténor, Olivier Chaussade, actuellement étudiant au Conservatoire National Supérieur de Paris, était entouré d'Enzo Camiel (p), de Jean-Marie Camiel (b) et de Thierry Larosa (dm). Chaussade commença avec une ancienne chanson soviétique « Le Temps des fleurs » ou « Only Once in a Lifetime », composée en 1922 par Boris Fomine ; connue en France à la fin des sixties, elle devint un vrai tube chanté par Dalida et Ivan Rebroff au début des années 1970. Il poursuivit avec une pièce originale, « Scratch Blues » composée pour le pianiste Aaron Diehl. Ce fut ensuite la superbe ballade de Thelonious Monk, « Ruby My Dear » (1945). Ce premier set se termina sur « Swing Spring » (Miles Davis – 1954), enregistré la première fois chez Rudy Van Gelder à Hackensack (NJ) le 24/12/1954 par le Quintet de Miles Davis (tp) avec Milt Jackson (vib), Thélonious Monk (p) Percy Heath (b) et Kenny Clarke (d). Le batteur a accompagné avec justesse. Le bassiste tint sa partie avec compétence. Le pianiste, dont l'approche instrumentale est très percussive, possède une bonne maîtrise ; il se trouva souvent emporté par sa virtuosité. Olivier Chaussade dispose d'un langage déjà élaboré. Originalité rare, il s'inscrit dans la tradition des ténors au « gros son » ; il joue « in » et pas souvent « out ». Il évoque beaucoup Sonny Rollins des années 1960, l'héritier de Coleman Hawkins (Sonny Meets Hawk 1963). Pendant quarante cinq minutes, ces jeunes artistes ont enthousiasmé le public par leur spontanéité et leur fraicheur.

Virginie Teychené, qui la veille au Festival de Jazz à Toulon avait fait un triomphe, était la vedette de la seconde partie de cette soirée. Entourée de son trio habituel, Stéphane Bernard (p), Gérard Maurin (b, arr) et Jean-Pierre Arnaud (dm), elle avait en invité l'harmoniciste Olivier Ker Ourio. Ce fut pour elle l'occasion, pendant un concert de presque deux heures, de relire le répertoire de ses trois précédents albums et surtout de présenter quelles plages du prochain, Encore, qui sortira en octobre prochain chez Jazz Village avec quelques perles de la Chanson française. Elle entama son récital avec « Tight » (Betty Carter). Puis ce fut « Living Room » (Max Roach, Abbey Lincoln), « Zingaro », « Doralice » (C. Lyra, V de Moraes), « Fotografia » (A. C. Jobim), « Allée des brouillards » (Claude Nougaro), « A bout de Souffle »/« Blue Rondo à la turk » (Dave Brubeck – 1959), « Le petit bal perdu » (Gaby Verlor, Robert Nyel – 1961), « Don't Get Scared » (Stan Getz, Jon Hendricks), « I Ain't Got Nothing but the Blues » (Duke Ellington - 1944), « I'm Gonna Go Fishing » (Duke Ellington, Peggy Lee - 1956), « I love You Porgy » (George Gershwin – 1924). En fin de concert, elle invita Olivier Chaussade à se joindre à eux pour une version enlevée de « I Got the Blues »/« Lester Leaps In » (Lester Young, Eddie Jefferson). Le public, qui tout au long de la soirée l'a longuement applaudie, lui fit une standing ovation.

Le quartet tourne comme une horloge ; le trio est non seulement le magnifique écrin de présentation d'une perle rare, il est en outre constitué de trois fins musiciens qui mériteraient d'être entendus plus longuement en tant que tel. Après tout, Ella n'entrait en scène qu'après deux, voire trois morceaux joués par le trio de Tommy Flanagan ; et je n'ai pas souvenir que le public s'en offusquât ou manifestât son mécontentement. Jean-Pierre Arnaud (dm) « joue juste » ; Gérard Maurin (b) a une mise en place sans faille ; quant à Stéphane Bernard (p), c'est tout simplement un grand soliste au jeu intelligent, plein de nuances et qui connaît tous les registres du piano, celui d'accompagnateur n'étant le moindre (Ellis Larskins en fut un exceptionnel). L'invité, Olivier Ker Ourio (harm) qui s'inscrit dans la voie ouverte par Toots Thielemans, apporte à l'ensemble une fêlure nostalgique enrichissant certaines pièces. Et Virginie ? Sa maîtrise vocale déjà exceptionnelle a gagné en puissance émotive en ce que bonheur et plaisir embaument son chant tour à tour, scénette, comptine mutine (« Doralice » en duo avec Jean-Pierre), aubade, romance, rengaine, complainte... d'espièglerie ou de tendresse, de souffrance ou de joie, d'insouciance ou de gravité. Ce fut un concert de qualité, voire remarquable et, à certains moments, exceptionnel : « I love You Porgy » fit bruisser l'assistance. Et lorsqu'elle revint pour chanter, en bis et a capella, après l'introduction de Ker Ourio sur « My One and Only Love » (après plus d'une heure trois quarts de concert) la superbe chanson de Barbara, « Septembre quel joli temps » (Sophie Makhno, Barbara – 1965), le public retint son souffle avant d'éclater dans un tonnerre d'applaudissements.
Jazz à Salon devra faire fort en 2016 pour garder ce niveau !

Félix W. Sportis
texte et photo

© Jazz Hot n° 673, automne 2015